

Pierre Buffault : *Le Briançonnais forestier et pastoral. Essai de monographie*, Paris et Nancy, 1913

Pour voir une description complète de l'ouvrage sur le site *Bibliothèque dauphinoise* : [cliquez-ici](#).

Extrait de la 2^e partie : *Étude de l'habitant* (pp. 104-114)

§ 7 - Hygiène. Maladies.

Résultat de la rigueur et de la longueur de l'hiver, ce qui caractérise le plus, malheureusement, ces populations du Haut-Dauphiné, c'est l'absence absolue d'hygiène et même de simple propreté, sauf de rarissimes exceptions.

L'usage de l'eau et des ablutions est totalement ignoré, bien entendu, mais, en outre, on vit dans la crasse et la saleté accumulées, ainsi qu'en témoignent les vêtements tachés et poussiéreux, les cols de chemise noirs de crasse, les enfants malpropres, les intérieurs de logis jamais nettoyés.

C'est donc le froid rude et prolongé de l'hiver qui est la cause et, il faut l'ajouter de suite, l'excuse de cette malpropreté.

Pour échapper à ce froid pénétrant et implacable, les montagnards s'enferment avec toute leur famille et leurs bêtes, l'hiver, dans leur étable, aux ouvertures rares et étroites, toujours ou presque toujours closes. Très peu d'entre eux commencent à renoncer à cette pratique. Dès les premières neiges, on descend dans la « crèche » le poêle, la table, le lit ou les lits, on serre un peu le bétail d'un côté, on s'entasse de l'autre et, dans ce réduit puant, à air vicié, tiède et humide, où « le matin on ne peut faire flamber une allumette, faute d'oxygène », gens et bêtes attendent le retour du printemps, évitant le froid et économisant le combustible. Quand ils sortent en hiver pour aller à la ville, à un marché, dans un bureau de fonctionnaire, les montagnards emportent avec eux et exhalent partout où ils se trouvent une odeur de fumier tenace, envahissante et insupportable. Si on leur fait remarquer les inconvénients et les dangers d'une telle habitude, ils répondent que le climat de leur pays et le manque de combustible leur en font une nécessité, que s'ils ne se calfeutraient pas dans leur écurie, ils gèleraient de froid et n'auraient jamais assez de bois ni de charbon pour se chauffer. Ce dernier point semble exact, et les habitants ne se font pas faute de faire observer que le séjour dans les maisons d'école (salles de classes et logements de maîtres ou maîtresses) et les fruitières qu'on leur a bâties, spacieuses et aérées, est intenable en hiver et que ces habitations ne peuvent être suffisamment chauffées.

Les lits sont parfois des lits fermés comme en Bretagne (vallée de Molines).

Dans beaucoup de villages, notamment en Vallouise, on couche l'hiver dans des draps en laine ou même dans des peaux de mouton plus ou moins mal mégissées. Ces peaux ne sont jamais nettoyées et servent à plusieurs générations; ces draps ne sont lavés qu'une fois par an, à Pâques; c'est assez dire dans quel état peu engageant et antihygiénique se trouve cette literie.

Les intérieurs des maisons sont à l'avenant. Et cette absence de propreté se constate partout, même chez certains habitants qui devraient donner l'exemple de la propreté et de l'hygiène, tels que certains officiers ministériels et petits fonctionnaires. Elle se retrouve dans les moindres circonstances. Que de fois n'avons-nous pas vu des paysans des environs de Briançon, revenant de la ville avec un tombereau de fumier et rapportant du pain de boulanger, mettre ce pain à même sur le fumier sans aucun dégoût!

Cette ignorance de l'hygiène et de la propreté et ces habitudes d'hivernage ne vont pas sans engendrer des maladies, notamment des affections pulmonaires. Cependant ces maladies restent assez peu importantes, et par le nombre et par l'intensité; pour qu'il en soit ainsi, pour que de telles habitudes ne propagent pas des épidémies redoutables, il faut vraiment que le climat de ce pays soit merveilleusement sain et son atmosphère remarquablement pure.

Les deux maladies qui sévissent dans le Haut-Dauphiné et en sont caractéristiques — bien qu'en décroissance cependant — sont le goitre et le crétinisme. On a longtemps désigné comme particulièrement en proie à ces affections les habitants de la Vallouise et ceux de Saint-Chaffrey. Aujourd'hui encore ce sont eux qui en sont le plus éprouvés.

La nature et les causes de ces deux maladies, qui d'ordinaire s'accompagnent plus ou moins dans un même groupe de populations, quoique sévissant souvent isolément sur les individus, ont donné lieu à de nombreuses controverses non encore terminées. On a incriminé les eaux, l'air, l'absence d'iode dans les unes et dans l'autre, etc. Il nous semble que les causes principales, primordiales de ces deux affections, sont le manque d'hygiène, l'insuffisance d'alimentation et les rapprochements consanguins multipliés que comportent les mœurs des populations briançonnaises les plus arriérées (Vallouise et Saint-Chaffrey), précisément celles qui présentent le plus de goitreux et de crétins. Nous en avons dit suffisamment sur le manque d'hygiène pour qu'on se fasse une juste idée de ses conséquences. Nous n'aurons pas en à dire beaucoup sur les unions consanguines pour qu'on en entrevoie rapidement les résultats.

Pendant de longues générations (et souvent encore maintenant) les mariages se sont contractés entre jeunes gens d'un même village ou au moins d'une même vallée, sans qu'il y eût alliance avec le village voisin ou la vallée voisine. Depuis longtemps les unions se sont répétées entre cousins et même cousins germains. Il en est forcément résulté un abâtardissement de la race. A cela il faut ajouter les nombreux rapprochements consanguins, voire incestueux, que la promiscuité de familles entières entassées de longs hivers dans une écurie a favorisés et provoqués, d'autant plus que les crétins des deux sexes ont les instincts passionnels anormalement développés. Absence d'hygiène, alimentation insuffisante, unions consanguines, il n'en faut pas plus, à notre avis, pour expliquer le développement pris chez ces populations montagnardes par le crétinisme et le goitre, formes de rachitisme. Et cette manière de voir est corroborée par ce fait que ces deux affections sont en décroissance marquée depuis un certain nombre d'années, depuis que le

développement des communications et des échanges amène des mariages entre jeunes gens de communes et de vallées différentes, voire de pays éloignés, depuis que le service militaire fait sortir les jeunes hommes de leurs montagnes, que les troupes tenant garnison dans le pays y apportent par contre des éléments nouveaux.

La modification des mœurs locales, la diffusion des habitudes d'hygiène et du bien-être amèneront sûrement la disparition de ces deux plaies des Alpes et d'autres montagnes similaires, sans qu'il y ait rien à changer à la composition des eaux si limpides ni de l'air si pur.

Mais cette transformation est bien désirable, car ces pauvres populations offrent souvent des spectacles bien attristants. Nous ne pouvons oublier l'impression éprouvée lors de notre premier passage dans certain village de la Vallouise : de petits hommes, que nous primes d'abord pour de jeunes garçons, nous saluaient avec un sourire hébété sur leur visage glabre, à peau ridée, parcheminée et jaune ; des femmes, assises au soleil devant leurs maisons, tricotaient, littéralement couvertes de mouches; plus loin, un idiot, bizarrement accoutré, somnolait, accroupi au soleil, sur le seuil d'une porte, couvert lui aussi de mouches innombrables; sur les balcons des maisons ou sur des cordes tendues séchaient des effets et surtout des draps de laine roussis par l'usage et lieu d'élection encore d'essaims de mouches avides; les portes des maisons laissaient entrevoir des écuries ou des logis sales et sombres; du fumier et des excréments d'animaux se voyaient partout auprès des maisons et dans la rue, et toute cette misère et cette malpropreté contrastait douloureusement avec le soleil éclatant et l'idéal azur du ciel.

D'après les statistiques officielles, les principales maladies sont les suivantes : pneumonie, 19 % ; bronchite chronique, 13 % ; bronchite aiguë, 12% ; tuberculose pulmonaire, 3% ; coqueluche, 3% ; diarrhée et entérite, 11% ; maladies de cœur et tumeurs, 4% ; méningite simple, 5% ; débilité sénile, 13%.

§ 8 — Mentalité. Caractère

La mentalité et le caractère des Briançonnais rappellent beaucoup ceux de leurs ancêtres, les Ligures.

Ils sont généralement intelligents, aptes au commerce, adroits en affaires, méfiants, mais honnêtes.

Très économes et sobres, ils se contentent de très peu. Mais ils ne sont vraiment ni laborieux, ni ingénieux. Indolents en même temps que sobres, ils recherchent plutôt le moindre effort. Sous ce rapport, ils participent du tempérament méridional. Si une partie des hommes émigre l'hiver, la majeure partie reste au pays, oisive, ne s'occupant de rien, sans aucune industrie d'hiver. Dans certaines communes, ils abandonnent même à vil prix à des Italiens leurs lots de bois d'affouage au lieu de les exploiter eux-mêmes et d'en tirer trois fois plus de profit.

Leur amour de l'épargne et leur sobriété font qu'ils vivent de façon misérable et s'alimentent mal et insuffisamment, même lorsqu'ils ont les moyens de se donner un peu de confort et de bien-être, comme c'est le cas de plusieurs habitants de petits villages qu'on ne soupçonnerait pas possesseurs de bons titres de rente et de « bas de laine » bien garnis.

Cette excessive parcimonie, jointe aux habitudes de pâturage abusif, a souvent fait taxer les montagnards — alpins et autres — de cupidité et de rapacité. Ce sont là de bien gros mots et bien immérités. Quand on connaît la dure vie de la montagne, la rigueur du climat, l'ingratitude du sol, on ne saurait travestir ainsi le désir bien légitime qu'ont d'assurer leur existence ces pauvres et braves gens si peu favorisés de la nature.

Très routiniers, ils ne tirent cependant pas tout le profit possible et rationnel des ressources de leur pays. Pourtant ils sont instruits et supérieurs sous ce rapport à bien d'autres régions de France. Chez eux, la proportion d'illettrés est infime, l'instruction primaire est très répandue. Ils s'enorgueillissent de compter comme issus de leur pays plusieurs noms célèbres qu'on retrouve, en effet, très fréquents dans les vallées briançonnaises : les Thiers, les Alphand, les Faure, les Fine.

Très attachés à leur pays, qu'ils défendirent de tout temps avec bravoure — notamment en 1815 — ils ont le caractère indépendant, l'amour de l'égalité et de l'équité, qualités chez eux héréditaires. Ils n'en sont pas moins respectueux de l'autorité et fort déferents avec les fonctionnaires. A ces derniers, ils promettent d'ailleurs aisément ce qu'on leur demande, mais sans l'intention ferme de tenir leur promesse.

Vis-à-vis des agents forestiers — contre qui, dans certains pays, les questions de reboisement ont soulevé tant d'hostilité — ils ont toujours eu une attitude courtoise et conciliante. Personnellement nous n'avons eu qu'à nous louer de nos relations avec les maires et tous les montagnards du Briançonnais, relations qui n'ont cessé d'être empreintes d'estime et de confiance réciproques, de sympathie et de cordialité. Et nous tenons à dire ici que nous en conservons le meilleur souvenir.

Il faut signaler d'ailleurs, à la louange des agents des Eaux et Forêts, l'esprit de conciliation et de large bienveillance que depuis longtemps ils apportent dans l'application de la loi forestière et dans la gestion des forêts communales. Aussi ne rencontrent-ils plus maintenant dans leurs relations avec les communes les difficultés contre lesquelles eurent à lutter leurs prédécesseurs de toute la première moitié au moins du dix-neuvième siècle. Ce n'est pas que ceux-ci aient été trop sévères et rigoureux. Il a fallu l'être pour asseoir le régime forestier dans ces montagnes et y obtenir le respect des forêts. On recueille aujourd'hui le fruit de cette sévérité bienfaisante et nécessaire aux débuts. « Autrefois, nous disait un jour un maire, l'Administration forestière nous refusait tout ce que nous demandions et était de la dernière rigueur; aujourd'hui nous n'avons qu'à demander pour obtenir. » A quoi nous répondîmes qu'aujourd'hui les communes ne demandent plus que des choses raisonnables.

Sans doute, actuellement encore, les montagnards voient d'un mauvais œil et redoutent les emprises de l'État pour les reboisements, et cela non seulement à cause des privations de pâturage qui en résultent, mais encore et surtout à cause des risques de procès-verbaux que le voisinage de leurs terrains de parcours avec les terrains de l'État leur fait courir. Mais le régime forestier ne leur inspire plus la même aversion qu'autrefois. Ils en ont reconnu les bons effets pour la

gestion de leurs forêts communales et ils arrivent maintenant à consentir à placer sous ce régime certains terrains à reboiser.

La méfiance qui est dans le caractère de tout montagnard et de tout paysan dispose encore peu le Briançonnais aux associations corporatives. Nous le verrons à propos des fruitières. Cette méfiance, sans doute, a été l'origine de certains règlements locaux en vertu desquels (ainsi à Brunissard d'Arvieux) les travaux agricoles et forestiers (plantation des choux, semailles, récoltes, pâturage, exploitation des bois) sont faits par tous ensemble à jours déterminés, au son de la cloche du village. On ne va pas les uns sans les autres. Il faut y voir aussi un trait de mœurs patriarcales, d'autant que pour tous ces travaux les ménages valides commencent toujours par faire la besogne des veuves, des infirmes, de ceux qui ne peuvent travailler en personne. C'est une touchante réalisation d'assistance et de solidarité.

Les Briançonnais sont encore généralement très religieux, mais avec une tendance à l'être moins. Le respect pour les parents et la soumission vis-à-vis d'eux, autrefois absolus, seraient en diminution, d'après certains habitants qui se plaignent aussi du développement des mauvais instincts chez la jeunesse.

La majorité est catholique. Les protestants forment une minorité concentrée surtout dans le Queyras (Arvieux, Saint-Véran, Molines). La vivacité des sentiments religieux s'affirme dans le grand nombre d'édifices culturels et dans l'assistance suivie et rattachement aux manifestations extérieures du culte. Tous les groupements d'habitations permanentes, à peu près sans exception, ont leur église desservie par un prêtre résidant. Beaucoup de groupements de chalets d'été ont une chapelle et une multitude d'oratoires et d'édicules consacrés à divers saints jalonne les routes et les sentiers. Il existe encore des confréries de pénitents qui font escorte aux convois funèbres, vêtus de la macabre cagoule.

Catholiques et protestants vivent d'ordinaire en bonne intelligence et se confondent volontiers dans les occupations de la vie ordinaire. A Saint-Véran toutefois, pays de traditions, les femmes des deux cultes portent un signe distinctif extérieur, qui est, pour les catholiques, une croix en argent ou en or avec un cœur du même métal, pendus au cou par un ruban et tombant sur le corsage et, pour les protestantes, deux perles blanches suspendues à un ruban noir. Autrefois les relations entre les deux confessions furent moins pacifiques. Depuis le quatorzième siècle jusqu'au début du dix-huitième siècle ce fut, avec de courts intervalles de paix, une longue série de persécutions, de torture et de guerres entre catholiques, d'une part, Vaudois ou protestants, de l'autre, et tour à tour exercées par les uns contre les autres.

Au point de vue politique, la majorité des Briançonnais n'a pas professé jusqu'à ces dernières années des idées très avancées et s'est contentée de marquer un attachement fidèle aux institutions établies. Aux élections législatives de 1906 toutefois, c'est un socialiste « unifié » qui a triomphé. Ce choix semble dû surtout à l'action des habitants employés comme ouvriers par certains industriels, car la plupart des montagnards étant propriétaires fonciers ne peuvent guère être tentés par les projets du socialisme intégral. En outre, trait caractéristique, les Briançonnais n'admettent comme représentant qu'un enfant du pays; de plus, certaines rivalités existent entre le bassin propre de la Durance et le bassin du Guil. N'ayant à examiner la question qu'à titre moral et psychologique, nous noterons seulement la soudaineté de cette transformation mentale qui a fait que, lors de cette élection et pendant certaines grèves qui se sont produites ultérieurement, on a vu manifester avec des drapeaux rouges et au chant de l'Internationale les mêmes hommes et femmes qui, les années précédentes, suivaient les processions et chantaient les cantiques. D'ailleurs, en 1910, le député socialiste a été remplacé par un républicain de nuance moyenne.

Quoi qu'il en soit et au point de vue strictement sylvo-pastoral, il importe de mentionner que la question forestière n'a donné lieu à aucune discussion et n'est pas intervenue dans les luttes électorales. Les divers partis en présence se sont bornés, en reconnaissant la nécessité des reboisements, à demander le plus de ménagements possibles pour les intérêts privés de la population.

§ 9 — Processivité. Criminalité.

Les Briançonnais sont très peu processifs et procéduriers. On doit leur adresser des éloges à cet égard et les féliciter de leur esprit d'équité et de concorde.

Les justices de paix n'ont que des affaires peu nombreuses et insignifiantes et il en est à peu près de même du tribunal civil.

Les affaires correctionnelles ne sont non plus ni nombreuses ni graves, en général. Les vols sont fort rares.

En somme, c'est une population de braves et honnêtes gens.

Certaines régions paraissent cependant être encore affectées de criminalité, mais d'une criminalité, tout intestine et alimentée uniquement par des dissensions entre autochtones. Dans la Vallouise, les incendies, même les assassinats, ne sont pas rares et sont la manifestation d'inimitiés de village et de querelles de voisins. C'est une sorte de vendetta, de justice par soi-même. On met le feu chez celui-ci pour se venger de tel acte ou de telle parole, et il y a tel créancier qui se garde de réclamer son dû à ses débiteurs de peur de représailles farouches. Généralement, les auteurs de ces crimes restent inconnus, leurs concitoyens, par sympathie ou par peur, faisant autour d'eux la conspiration du silence. On prétend aussi que le vol et le viol sont commune en Vallouise.

Mais il paraît y avoir dans cette sinistre réputation une exagération manifeste. Les pauvres habitants de cette pittoresque vallée, issue de la base du grandiose Pelvoux, sont un peu, dans la contrée, regardés comme des ilotes à qui l'on impute toutes sortes de vices. La chose ne date pas d'hier. Le P. Fornier donne en français la citation suivante tirée de la *Vie de saint Vincent Ferrier* (l'évangéliste de la Vallouise) par Ranzano : « En cette région de la France, que le vulgaire de notre temps appelle Dauphiné, est une vallée flanquée de deux montagnes, qui, en ce temps..., estoit habitée d'une nation non guères moins que barbare, infectée et entachée de tant de vices que nul ne pouvoit compatir pour demeurer avec eux, qu'il ne se résolut à mener une vie brutale et charnelle, ou ne s'adonnât aux brigandages, ou qui ne print toute sa

récréation dans les meurtres et les assassinats ou qui ne fust maistre en la magie... A raison de cette vie et de tant d'autres exécrables abominations, et mille autres forfaitcs, ce lieu a esté appelé, en langue française, Val Pute, qui est autant que si vous disiez vallée orde, puante et abominable. »

Au point de vue purement forestier, les délits et déprédations sont assez rares et de très peu d'importance. Ce ne sont guère que quelques abus de dépaissance et quelques coupes frauduleuses de bois. Sous ce rapport, il a été réalisé une grande amélioration depuis la première moitié du dix-neuvième siècle, époque durant laquelle de nombreuses déprédations étaient commises.